



Les signes d'un déclin



Europe/Photo

LA LETTRE D'AMÉRIQUE PAR DOMINIQUE MOÏSI

Cinq mois se sont écoulés et ma lettre d'Amérique s'achève. Voici venu le temps d'un premier et très provisoire bilan. Je tire trois leçons principales de mon court mais intense séjour :

- pour l'essentiel, Barack Obama n'a pas déçu la majorité d'Américains qui lui ont fait confiance ;

- on ne saurait, certes, sous-estimer les capacités de rebond de l'Amérique, mais son état est plus préoccupant encore que l'on ne le pense généralement ;

- enfin, et c'est une constatation troublante pour un Européen, l'Europe n'existe plus, ou si peu, aux yeux de l'Amérique.

Certes, la popularité de Barack Obama s'est amoindrie au fil des mois ; dernièrement, nombreux ont été ceux aux Etats-Unis qui n'ont ni soutenu sa volonté de fermer Guantanamo, ni compris l'importance de son soutien financier à l'industrie automobile. Pourtant, en dépit de la montée du chômage et de l'aggravation de la dette, une majorité significative d'Américains (plus de 55 %) font confiance à Barack Obama, considérant que sa volonté de s'attaquer à tous les problèmes à la fois est légitime.

En réalité, derrière cet activisme « tous azimuts », le président des Etats-Unis s'est fixé deux objectifs prioritaires presque aussi difficiles à atteindre l'un que l'autre : la réforme du système de santé et de protection sociale à l'intérieur ; le Moyen-Orient, et en priorité le conflit Israël-Palestine à l'extérieur. S'il y a un président qui concilie en sa personne les qualités intellectuelles et le pragmatisme politique des pères fondateurs de la République américaine, c'est bien Barack Obama. C'est le paradoxe et la force de l'Amérique d'avoir su et pu porter à la présidence ce « Tiger Woods » de la politique, plus proche dans ses références des « aristocrates » qui ont fondé l'Amérique que bien des « héritiers » du système, à commencer par son prédécesseur immédiat. Ces qualités exceptionnelles suffiront-elles ? Il est permis d'en douter.

Les défis sont en effet immenses. L'Amérique ne va pas mal, elle va

très mal. Au-delà du montant astronomique de la dette, sous ses diverses incarnations, budgétaires, commerciales..., au-delà de l'état de ses infrastructures – quand se produira la catastrophe, qui forcera l'Amérique à prendre enfin les mesures nécessaires pour avoir des ponts, des voies ferrées... dignes d'un Etat moderne ? – les signes de déclin se multiplient, le fléau de l'obésité en étant le signe le plus visible. L'Amérique a-t-elle les moyens de se reprendre ? Elle souhaite « européaniser » son système de protection sociale, ambition légitime et nécessaire, mais « l'européanisation » de l'Amérique ne se traduira-t-elle pas plutôt par le déclin relatif, mais inéluctable, de son poids économique dans le monde que par l'humanisation de son capitalisme ?

Cette Europe dont elle risque de se rapprocher – dans un processus de déclin collectif de l'Occident – l'Amérique choisit de l'ignorer de manière quasi totale. Entre les menaces du Moyen-Orient, les défis de l'Asie, la nouveauté de l'Afrique, la proximité de l'Amérique latine et de l'Amérique centrale, la découverte de l'importance et de l'urgence des enjeux environnementaux, il ne semble plus y avoir de cases dans le cerveau des Américains pour le Vieux Continent, dont le plus grand nombre désormais n'est plus issu. Constatation certes humiliante, mais qui peut se révéler salutaire, si elle pousse les Européens à réagir. Etudiant à Harvard au début des années

L'Amérique ne va pas mal. Elle va très mal.

1970, dans une Amérique profondément divisée entre partisans et adversaires de la guerre du Vietnam, je m'étais senti européen pour la première fois le long de la rivière Charles, dans de longues promenades avec des étudiants allemands.

Revenant en Amérique, pour une période de temps significative près de quarante ans plus tard, à ma grande surprise ce n'est pas tant l'énergie de l'Amérique qui m'a frappé que la profondeur de la crise collective qui frappe l'ensemble du monde occidental. Certes, même si les deux rives de l'Atlantique semblent désormais moins unies par une ambition commune que par un doute commun sur leur devenir, leur place et leur rôle dans le monde, il y a plus d'énergie et d'espoir collectif en Amérique. Mais il y a plus de souffrances aussi.

L'Amérique peut rebondir avec Obama, mais il n'est pas sûr qu'elle parvienne, même avec Obama.

Dominique Moïsi, conseiller spécial à l'Ifri est professeur invité à l'université Harvard.